

## ENTRE PECHE ET GRACE : LE CAS JORIS-KARL HUYSMANS

Qui a vraiment été Joris-Karl Huysmans ? Un disciple de Zola, un partisan de la décadence, un mystique ? Une chose est sûre, il a été un révolté. Nous voudrions nous occuper de l'œuvre d'un converti qui, après avoir pénétré les secrets de la mystique diabolique, désire ardemment scruter ceux de la mystique divine. Notre tâche sera de prouver qu'aux misères physiques du célibataire réchigné s'ajoutent les déceptions esthétiques du dilletante, se superposent encore des crises morales, des dégoûts et des hésitations, tous les tourments d'une âme en quête d'un Dieu consolateur.

### *Une voie mystique*

À un moment donné, Huysmans scrute les arcanes du diabolisme, mais il est bien sûr conscient que cette étape n'est que passagère, qu'elle lui montrera la voie pour cheminer là-haut : « *Là-bas* fut mon premier pas vers la religion, c'est par la vision du surnaturel du mal que j'ai eu d'abord la perception du surnaturel du bien. Ceci dérivait de cela. De sa patte crochue, le démon m'a conduit vers Dieu. »<sup>1</sup>

En effet, *Là-bas*, par des descriptions surprenantes, par le jeu malin avec le satanisme, par la rupture avec les romans de l'époque pouvait étonner, voire laisser penser que l'écrivain allait se spécialiser dans les écrits scandaleux. Cependant, trois ans après, l'amateur de la magie noire se transforme en ascète, se consacre à l'étude des dogmes de la religion catholique et oblige Durtal à se convertir. Vers la fin de 1890, on voit l'écrivain flâner autour des églises, couvents et chapelles et prendre des notes concernant l'architecture, la liturgie, l'office. Huysmans semble y prendre plaisir, il recueille de nouvelles idées. Une lettre du 27 avril 1891 à Arij Prins vient à l'appui de cette hypothèse :

Je veux faire une sorte de *Là-haut* maintenant, un livre blanc, l'à rebours de *Là-bas*. C'est une voie inexplorée dans l'art comme c'était le satanisme. Je vais tenter le divin.<sup>2</sup>

De ce projet, il ne reste qu'un manuscrit de son séjour à La Salette, connu sous le nom de *Là-haut*, qui s'achève le soir où Durtal attend le moment de conversion. Or, l'écrivain décide d'achever son texte à ce moment-là, comme si, en demiurge malicieux, il hésitait encore sur le destin de son personnage. En fait, à partir du roman suivant — *En route* — la plupart des romans huysmansiens n'auront de roman que le nom, l'autobiographie masquée envahit petit à petit la forme romanesque. On peut même constater que les romans d'après la conversion ne servent qu'à traduire la quête existentielle de l'auteur.

On voit bien que dans le cas de Huysmans explorer là-haut, c'est se plonger dans ses énigmes de la religion, partir à la quête de Dieu. Sans doute, c'est un drôle de chemin que celui qui, tout en guidant vers le très-haut, plonge d'abord dans le gouffre du satanisme ; ce

---

<sup>1</sup> Lettre de J.-K. Huysmans au baron Bosch, citée d'après F. Van Der Bosch, *Impressions de littérature contemporaine*, Paris, Vromant, 1905, p. 16.

<sup>2</sup> Lettre de J.-K. Huysmans à Arij Prins du 27 avril 1891, *Lettres inédites à Arij Prins (1885-1907)*, publiées et annotées par Louis Gillet, Genève, Droz, 1977, p. 219-220.

chemin examiné, la mystique noire n'intéresse plus Huysmans. Ce qui le tente, c'est l'art du catholicisme, la mystique blanche :

Il y a là des choses extraordinaires, de réalité, de vie, des épisodes effrayants d'âme, des batailles que les profanes ne soupçonnent point – comme dans le Satanisme... Il y a une voie d'âme spéciale, inconnue, immense de ces côtés-là – plus intéressante pour moi du moins – que toutes les psychologies de dames du monde ou de harengères.<sup>3</sup>

L'effet de cette tentation, on le voit bien dans *La Cathédrale*. Il est clair que sous le masque du roman, l'écrivain trafique les traités sur la symbolique, la mystique, l'art, l'architecture. Il accumule en naturaliste toute une bibliothèque de documents pour analyser le sens caché des pierres, des fleurs, des animaux, des statues<sup>4</sup> en étant fasciné par la langue de la symbolique. La langue qui cache les vérités du dogme sous les décors de l'architecture et des centaines de signes. Huysmans découvre que la cathédrale est « une Bible, un cathéchisme, une classe de morale, un cours d'histoire, elle remplace le texte par l'image pour les ignorants »<sup>5</sup>.

### *Un converti suspect*

Mais revenons à la question lancinante : comment distinguer la religion comme un thème intrigant pour l'écrivain et la religion comme un choix existentiel, une décision prise par un homme sérieux et non « un Léo Taxil plus lettré »<sup>6</sup> ? Ce doute surgit lorsqu'on prend en considération l'intérêt de Huysmans pour les mystères de la religion suscité par une curiosité déjà ressentie, ainsi qu'il résulte de cet aveu de Durtal dans *Là-haut* :

...je suis simplement sans doute le jouet de ce qu'on pourrait appeler la contrefaçon mystique et qui n'est qu'un mirage décevant des sens, car j'y cherche quoi, dans l'Église ? une volupté, c'est-à-dire une chose vile et qui n'a de rapport, ni de près ni de loin avec la vraie Mystique. Ces idées de piété sont un nouvel avatar de mes instincts de paillardise, un nouveau tour de mes goûts ignobles (*LH*, p. 77).

Dans une interview avec Jules Huret à propos de la publication d'*En route*, l'écrivain essaie de prévenir les risques de méprise entre lui et son héros : « J'ai repris le personnage principal de *Là-bas*, Durtal, que j'ai fait se convertir et que j'ai envoyé dans une Trappe. »<sup>7</sup> Pourtant, il existe la correspondance où il apparaît une proclamation différente :

---

<sup>3</sup> Lettre à Louis de Robert de novembre 1891, publiée dans *L'Intransigeant*, le 22 mai 1907.

<sup>4</sup> Cf. D. Millet-Gérard, « Un étrange Huysmans du XII<sup>e</sup> siècle : l'«idiome symbolique de *La Cathédrale*» », *Bulletin de la Société Joris-Karl Huysmans*, n° 92, 1999, p. 15-33.

<sup>5</sup> *Trois églises. Trois primitifs* [1908], in : *Œuvres complètes*, t. XI, sous la direction de Lucien Descaves, Genève, Slatkine Reprints, 1972, p. 56. Dans la suite de notre étude nous allons nous servir des abréviations qui correspondent aux œuvres suivantes de Huysmans : *ERT* – J.-K. Huysmans, *En Route* [1895], Paris, Éditions Larousse, 1910 ; *LC* - J.-K. Huysmans, *La Cathédrale* [1898], Paris, Librairie Plon, 1906, *LO* - J.-K. Huysmans, *L'Oblat* [1903], Paris, Librairie Plon, 1914.

<sup>6</sup> L'expression est de Jules Renard qui va prétendre que Huysmans est un maître-hypocrite. J. Renard, *Journal 1887-1910*, Léon Guichard et Gilbert Sigaux éd., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1977, p. 772. Taxil, pseudonyme de G.-A. Jogand-Pagès, fait mine de se convertir en 1885, mais finit par avouer sa supercherie en 1897.

<sup>7</sup> J. Huret, « Le Prochain Livre », *Le Figaro*, supplément littéraire, 5 janvier 1895, cité après J.- M. Seillan, *Interviews*, textes réunis, présentés et annotés par Jean-Marie Seillan, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 172.

Un beau matin, malgré moi, je puis le dire, seul, sans aide spirituelle, humaine, je suis parti dans une Trappe où j'ai lavé ma vie, après des crises effroyables de désespoir, dans ce cloître ; j'ai tâché de mettre tout cela, sincèrement, sans fioriture aucune, dans mon livre *En route* qui paraîtra à la fin de janvier.<sup>8</sup>

Personne n'est naïf, c'est Huysmans alias Durtal qui part dans une Trappe pour y curer son âme. En bon disciple de Zola, l'écrivain évoque l'image du seau d'ordures que l'on retourne et sur lequel on frappe pour le vider complètement. Puis, insistant toujours sur la souillure de l'âme du pécheur, il demande à Dieu de le laver, se comparant à une étable délabrée, remplie de purin. Après deux ans de crises religieuses, de luttes intérieures, il décide d'aller frapper à la porte de Dieu qui se trouve être la porte de la Trappe d'Igny. C'est là qu'il s'attend à trouver « de formidables eaux de javelle, d'extraordinaires benzines pour se nettoyer ! »<sup>9</sup>

### *Un insatisfait tourmenté*

Converti, Huysmans n'en reste pas moins dépendant de ses besoins de bien-être, d'indépendance et de calme qui le condamnent à n'être qu'un visiteur de cloîtres ; rien n'a modifié cet état de mésentente avec soi, avec les gens, avec le monde. De même qu'il n'a jamais été un naturaliste idéal, trop révolté pour cela, il n'a jamais été un mystique idéal, trop commode, tenant à son confort. Comme le note avec finesse Pierre Cogny, « ses répulsions avant le départ pour Notre-Dame de l'Atre ne sont en rien différentes de celles éprouvées en semblable circonstance par Folantin ou des Esseintes »<sup>10</sup>.

Quelques jours passés parmi les moines qui savent si bien chanter représentent un véritable délice pour une âme fatiguée par la musique mondaine de Saint-Sulpice ou de la Madeleine, mais il n'est pas très bien de se lever tôt quand une grasse matinée est si profitable ; de plus, ne serait-il pas périlleux, quand on a l'estomac ruiné, de se livrer à la brutalité d'un cuisinier dont la permanente incapacité fait frémir de peur ; la prière est le seul médicament sûr, mais l'agenouillement trop long est une torture, et le tabac auquel il faut sans doute renoncer et l'ennui qui doit dévorer et la confession qu'il faut inévitablement subir...<sup>11</sup> La liste des empêchements insurmontables n'arrête pas de s'allonger, en considérant toutes les incommodités du sanctuaire, Durtal a du mal à prendre sa décision :

Et si je me décide... ah ! non, par exemple... car alors il faudra s'astreindre à un tas d'observances, se plier à des séries d'exercices, suivre la messe le dimanche, faire maigre le vendredi ; il faudra vivre en cagot, ressembler à un imbécile ! (*ERT*, p. 49).

Même lorsqu'il s'avance vers l'épreuve du cloître, les Pères doivent tenir compte de ses malaises, de ses handicaps, de sa nature artiste, sensible, difficile. L'exil oui, à condition d'y apporter son Baudelaire dont il ne saurait se séparer, mais avec du chocolat caché dans sa valise au milieu des chaussettes, ainsi que des provisions de tabac (*cf. ERT*, p. 208). Il veut bien sûr faire la retraite et obéir à Dieu à condition qu'il ne le torture pas trop, qu'il n'oublie surtout pas ses problèmes d'estomac et qu'il lui permette de suivre une règle un peu modérée, juste pour lui, un humble écrivain. En effet, Durtal est prêt à partir pour Notre-

<sup>8</sup> J.-K. Huysmans, lettre à Pol Demande de la fin décembre 1894 ou début janvier 1895, *ibid.*, p. 173.

<sup>9</sup> Abbé Mugnier, J.-K. *Huysmans à La Trappe*, Paris, Divan, 1927, p. 24-25.

<sup>10</sup> P. Cogny, J.-K. *Huysmans à la recherche de l'unité*, Paris, Nizet, 1953, p. 154.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 154-155.

Dame de l'Atre à condition d'« avoir le tout complet », d'y transporter « au lieu de cette chapelle sans intérêt, l'abside de Saint-Séverin ; pendre sur les murs des tableaux de Fra Angelico, de Memling, de Grünewald, de Gérard David, de Roger van der Weyden, de Bouts, y adjoindre d'admirables sculptures, des œuvres de pierre telles que celles du grand portail de Chartres, des retables en bois sculptés, tels que ceux de la cathédrale d'Amiens, quel rêve! » (*ERt*, p. 369). Ces conditions ne s'arrêtent pas là. Il veut que sa conversion soit suivie d'un changement définitif et radical de son mode de vie :

[...] si j'admets le Catholicisme, je ne puis le concevoir, tiède et flottant, continuellement réchauffé par le bain-marie d'un faux-zèle. Je ne veux pas de compromis et de trêves, d'alternances de débauches et de communions, de relais libertins et pieux, non, tout ou rien ; se muer de fond en comble ou ne rien changer (*ERt*, p. 49).

Il a besoin d'un Dieu personnel, de rites, de belles cérémonies, d'églises obscures, avec des sculptures de saints, éclairées par les chandelles, remplies d'encens, pleines de prières, surveillées par les esprits à l'intérieur et les gargouilles à l'extérieur<sup>12</sup> :

[...] prier ? Je n'en ai pas le désir ; je suis hanté par le Catholicisme, grisé par son atmosphère d'encens et de cire, je rôde autour de lui, touché jusqu'aux larmes par ses prières, pressuré jusqu'aux moelles par ses psalmodies et par ses chants. Je suis bien dégoûté de ma vie, bien las de moi, mais de là à mener une autre existence il y a loin ! (*ERt*, p. 23).

Si, au début, il croit avoir un idéal à atteindre – la recherche de Dieu, la prière, la communion, à la fin il se rend compte que le but qu'il poursuivait n'est pas abordable. Il découvre qu'il est aussi difficile d'aller vers Dieu que de trouver une maîtresse ou un restaurant convenable. La prière ne le satisfait pas, la messe le laisse indifférent. La communion, que Durtal croit être l'aboutissement de sa quête, a l'air d'être tout aussi décevante. En effet, il a l'impression de manger une crêpe ordinaire au lieu de la chair transfigurée de Jésus-Christ :

[...] qu'est-ce qu'un pain qui est du blé avant et qui n'est plus après qu'une apparence ? qu'est-ce qu'une chair qu'on ne voit ni ne sent ? qu'est-ce qu'un corps dont l'ubiquité est telle qu'il paraît en même temps sur les autels de pays divers ? qu'est-ce qu'une puissance qui se trouve annihilée lorsque l'hostie n'est pas fabriquée avec du pur froment ? (*ERt*, p. 333-334).

Ainsi, le héros se voit pris dans une sorte de labyrinthe dont il n'entrevoit pas l'issue, il veut atteindre à travers sa quête un contact intime avec Dieu, hélas, ce bonheur ne lui est pas réservé, comme il est aussi refusé à l'écrivain qui ne sera jamais un converti comblé : « Ce que je suis las de me surveiller, de tâcher de surprendre le secret de mes mécomptes et de mes noises. Mon existence, quand j'y songe, je la jugerais volontiers de la sorte : le passé me semble horrible ; le présent m'apparaît faible et désolé, et quant à l'avenir, c'est l'épouvante » (*LC*, p. 176).

*Des nourritures terrestres ...*

Né frileux, Huysmans souffre des rigueurs de l'hiver et il regrette le coin du feu douillet où l'on ranime, pendant des heures, en rêvant, les derniers morceaux de bois : « Il fait froid

---

<sup>12</sup> P. Cogny, *op.cit.*, p. 188.

ici, et les séances d'offices sont terribles. [...] Il n'est pas rigolo tous les jours, le service de Dieu ! »<sup>13</sup>

Une grande fatigue alors le saisit et c'est, en ces misères, remarque Pierre Cogny, M. Folantin qui surgit, de nouveau, silhouette grotesque, « en quête d'un indéfinissable je ne sais quoi, glaneur de dérisoires mieux-être, qui cherche l'infini dans les détours d'une flânerie sans fin, et se lamente, en s'arrêtant à chaque pas, de ne trouver que des désillusions »<sup>14</sup>. Certains soirs, il se sent las des après-midi « internés au milieu des livres ou employés à suivre les heures canoniales dans l'église », passés « à écouter des chanoines jouer languissamment, de chaque côté du chœur, à la raquette avec des psaumes dont ils se renvoient, en grommelant, des volants de versets [...] » (LC, p. 175). Comme Folantin encore, il s'irrite et s'indigne, tout prêt à comparer son existence à un chemin conduisant tout droit à l'échec et en qualifiant les conseils pratiques de son abbé de « remèdes de bonne femme, des onguents miton-mitaine, des mirobolants, dont les pieuses vertus sont faibles » (LC, p. 83).

Pendant plusieurs années, Huysmans se livre à une sorte de contrôle des différents ordres, hésitant longuement en client maniaque, visitant les cloîtres, mettant les pères abbés en concurrence, évaluant la qualité de la compagnie, l'austérité de la règle, la beauté des cérémonies<sup>15</sup>. « Comme il était en art un homme d'excès », dit-il de Durtal, « il l'était aussi dans la vie : les extrêmes seuls le contentaient ». Venant à l'Église, il ne pouvait admettre la vie chrétienne que sous sa forme supérieure : la vie monastique. Malheureusement, il sort déçu de toutes ces expériences. Admettant l'échec de l'oblature, *L'Oblat* constitue un règlement de comptes avec le clergé qui est « d'une ignorance et d'un laisser-aller qui désolent » (LO, p. 389).

De fait, il emporte de Ligugé une vision du monde plus proche de celle d'*À rebours* que celle d'*En route*, plus désespérée même que celle de *Là-bas*, puisqu'il ne voit plus devant lui le modèle à suivre, ni d'endroit où échouer. Parisien et fonctionnaire, il voulait devenir moine ou ermite ; oblat et solitaire, il regrettait son coin tranquille de la rue de Sèvres et sa vie d'autrefois. Vers 1902, il confie à Myriam Harry :

Vraiment, il y a des jours où je me demande ce que j'ai gagné à me convertir. Si je m'interroge en toute sincérité, eh bien ! je ne suis pas plus heureux, moins peut-être. Il y a des jours où j'ai la nostalgie de mes péchés. Mes contritions du moins me bouleversaient l'âme, tandis que maintenant quel morne ennui !<sup>16</sup>

« On ne tue pas le vieil homme, on l'engourdit à peine » (LO, p. 113), s'écrie Durtal un jour de déprime, et cette constatation ne s'applique à nul mieux qu'à lui. Le vieil homme est aussi celui qui se souvient encore de Madame Chantelouve, et qui est obsédé par des « folies de blasphèmes » (ERt, p. 331), par la présence en lui d'un double diabolique qui vient troubler la paix intérieure difficilement atteinte. Depuis qu'il s'est approché de l'Église, ses persuasions d'ordures sont devenues plus fréquentes et plus tenaces. En effet, *En route* est le roman par excellence des contrastes. C'est dans ce livre que la tentation de la chair est décrite avec toute sa force. Durtal croit, de tout son être avide d'équilibre et de paix, mais il traîne, derrière lui, dans sa foi nouvelle, tous les problèmes, toutes les inquiétudes, tous les vices d'autrefois : « L'orgueil est peut-être mort, mais l'amour-propre,

---

<sup>13</sup> J.-K. Huysmans, lettre à Berthet du 21 février 1901, citée d'après P. Cogny, *op. cit.*, p. 233.

<sup>14</sup> P. Cogny, *op. cit.*, p. 199.

<sup>15</sup> Cf. P. Cogny, *J.-K. Huysmans : de l'écriture à l'Écriture*, Paris, Téqui, 1987.

<sup>16</sup> H.-M. Gallot, *Explication de J.K. Huysmans*, Paris, Agence Parisienne de Distribution, 1954, p. 181.

mal inhumé, survit ; l'étiage du péché diminue, mais la boue subsiste, et le démon y trouve encore et largement son compte » (*LO*, p. 115).

Huysmans garde jusqu'au bout le pessimisme de sa période naturaliste pendant laquelle il a maintes fois fulminé contre la vilénie du monde. Ce trait de caractère lui fait voir la religion sous son aspect âpre et exigeant. En effet, s'il cesse de maudire son siècle, il se met à critiquer l'Église en montrant le catholicisme devenu « ce quelque chose d'émasculé, d'hybride, de mol, cette espèce de courtage de prières et de mercuriale d'oraisons, cette sorte de sainte tombola où l'on brocante des grâces en insérant des papiers et des sous dans des troncs scellés sous des statues de saint ! » (*LO*, p. 389).

Il n'épargne ni le clergé, dont « l'ignorance, son manque d'éducation, son inintelligence des millieux, son mépris de la Mystique, son incompréhension de l'art lui ont enlevé toute influence sur la patriciat des âmes », qui n'agit maintenant que sur « les cervelles infantiles des bigotes et des mômières » (*ERT*, p. 216), ni le catholique, qui, « avec l'aide de son clergé et le secours de sa littérature imbécile et de sa presse inapte, a fait de la religion un fétichisme de Canaque attendri, un culte ridicule composé de statuette et de troncs, de chandelles et de chromos » (*ERT*, p. 328). En effet, il suffit de lire *Les rêveries d'un croyant grincheux*, texte inédit de Huysmans daté de 1904, surprenant par sa violence et la multitude des critiques portées contre l'Église pour voir qu'il n'a jamais cessé de déblatérer contre le catholicisme<sup>17</sup>.

Découragé et profondément déçu, il ne peut s'empêcher de plaindre Dieu d'en être réduit à convertir des âmes ignobles comme la sienne : « Il faut que décidément la société soit bien immonde, pour que Dieu n'ait plus le droit de se montrer difficile, pour qu'il en soit réduit à ramasser ce qu'il rencontre, à se contenter, pour les ramener à lui, de gens comme moi ! » (*ERT*, p. 209).

...aux nourritures artistes

Pour finir, nous dirions, avec Victor Charbonnel, que Huysmans est « le père spirituel d'une confuse confrérie de mystiques qui rôdent autour du culte catholique, et quelquefois des tables de communion, mais se créant au fond de l'âme une religion personnelle, cherchent leur direction sainte dans les révélations d'Angèle de Foligno ou de Ruysbroeck, d'Hello ou de Maeterlinck, plutôt que dans les mandements de leur évêque »<sup>18</sup>.

En effet, c'est Huysmans l'artiste, qui tout d'abord est revenu à l'Église. Dans sa préface au *Latin mystique* de Remy de Gourmont, il va prétendre avec la foi inébranlable du converti que c'est la mystique qui a produit les plus grandes œuvres qui aient jamais existé : les tableaux des Primitifs dans la peinture ; les œuvres de saint Bernard, de saint Bonaventure, de saint Thomas d'Aquin, de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse, d'Angèle de Foligno, de Ruysbroeck et de combien d'autres ! dans les poésies et dans les proses ; c'est elle qui a créé le plain-chant dans la musique, le roman et le gothique dans l'architecture<sup>19</sup>.

L'abbé Gévresin confirme cette hypothèse : « Il est bien certain que l'art a été le principal véhicule dont le Sauveur s'est servi pour vous faire absorber la Foi. Il vous a pris

---

<sup>17</sup> Le texte du manuscrit appartenant à H. Trouvé a été publié par R. Rancœur dans le *Bulletin de la Société Joris-Karl Huysmans*, n° 89, 1989, p. 47-63.

<sup>18</sup> V. Charbonnel, *Mercure de France*, juin 1896, p. 345-354.

<sup>19</sup> Préface de J.-K. Huysmans au *Latin mystique* de R. de Gourmont, citée d'après R. Dumesnil, *En marge, études et préfaces de Joris-Karl Huysmans réunies et annotées par Lucien Descaves*, Boulogne, Éditions du Griot, 1991, p. 81.

par votre côté faible... ou fort, si vous aimez mieux. Il vous a imprégné de chefs-d'œuvre mystiques ; il vous a persuadé et converti, moins par la voie de la raison que par la voie des sens [...] » (*ERt*, p. 92-93).

Pour que le converti puisse apprécier la qualité de la messe, il faut que l'esthète soit satisfait lui aussi, charmé par le déroulement idéal de la cérémonie et que rien ne vienne contrarier sa sensibilité artistique. Il veut être impressionné par la force d'un spectacle total, lumières, odeurs, chants. Et pourtant, quand il éprouve une déception, soit en assistant à des cérémonies mal exécutées, soit en entendant le plain-chant « massacré », ou remplacé par de la musique moderne, on sent qu'il est offensé, non pas à cause des honneurs mal rendus à Dieu, mais parce que l'artiste en lui a été blessé. Durtal, habile à se tourmenter, reconnaît que sa foi est égocentrique. Il lui arrive de douter de la sincérité de sa confession : « [...] en fin de compte, je ne suis emballé à l'église que par l'art ; je n'y vais que pour voir ou pour entendre et non pour prier, je ne cherche pas le Seigneur, mais mon plaisir » (*ERt*, p. 44).

Pour conclure, soulignons encore une fois que la quête existentielle de Huysmans semble être la condition *sine qua non* de sa quête artistique. En effet, on ne peut comprendre l'écriture et l'évolution de son art qu'en considérant cette double quête de l'artiste. À un moment donné, il a expérimenté avec l'écriture naturaliste, à un autre moment avec l'écriture décadente, et finalement avec l'écriture dite symboliste. Malgré des expériences différentes, malgré la rencontre avec le satanisme, la hantise de la foi, jamais l'écrivain ne recollera les morceaux disparates de sa personnalité. Parti à la quête de la foi, il ne parviendra pas à l'atteindre de façon définitive, torturé par les doutes et les hésitations d'un croyant grincheux.

EDYTA KOCIUBINSKA

(Université Catholique de Lublin Jean-Paul II  
Institut de Philologie Romane)